

## Programme double

Danielle Roger

Numéro 51, hiver 1992

Le suspense

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/15135ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (imprimé)

1920-9363 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Roger, D. (1992). Programme double. *Moebius*, (51), 103–107.

## PROGRAMME DOUBLE

Danielle Roger

Voilà, autant vous prévenir. C'est une histoire sordide qui finit mal. Si j'étais critique de cinéma, je dirais que ça ne vaut pas le déplacement. D'ailleurs, si j'étais une autre, si j'étais vous, par exemple, je ne serais pas ici à raconter ni à subir le compte rendu d'un aussi triste spectacle survenu un samedi soir ordinaire, entre 21h20 et 23h35. Si je n'étais pas ce que je suis, je vous aurais dit de rester chez vous et j'aurais fait la même chose. Mais voilà. Vous êtes ici et je suppose que ça vous intéresse puisque vous venez de me demander : «Et toi, ça va?»

Comme d'habitude, je réponds à côté. C'est plus poli et moins dérangeant. Dans ces cas-là, mieux vaut changer de sujet ou faire semblant.

Hier, je suis allée voir tel film. Et vous? Non. Tant mieux. C'était mauvais vous ne pouvez pas imaginer. Un film noir, avec des salauds. Une sale histoire pleine de coups de feu et de blessures. Du sang. Gorges ouvertes et trous dans le ventre. Des bons et des méchants mais aucun innocent; vu que tout le monde est armé. Vous savez, le genre d'histoire qui vous assassine le moral.

La première scène avait lieu dans un bar louche. Salle enfumée, cartes, argent. Des hommes laids, des yeux cruels,

lèvres serrées, mains crispées sur des armes. Meurtres. Tuerie. Des coups de feu qui éclatent de partout à la fois. Cris, râlements, bruits horribles en Dolby Stéréo. Quand j'ai ouvert les yeux, tous les hommes étaient morts sauf le héros (un Américain) et un Japonais qui courait dans une ruelle entre deux rangées de poubelles. En plein le genre de film que je ne supporte pas.

Je ne sais pas comment c'est arrivé. J'avais rendez-vous avec mon amant. Samedi soir 21 h. J'en ai rêvé les yeux ouverts toute la semaine. Samedi soir, chez lui. Le désir au ventre, j'ai attendu le jour et l'heure, pour une soirée et toute une nuit d'amour. Je ne comprends pas ce qui est arrivé. Tout s'est passé très vite. J'ai frappé à sa porte. Il a ouvert, m'a tirée à l'intérieur, m'a brandi un journal sous les yeux. Cinéma. Suspense. Action. Fermer la porte, descendre les escaliers, courir. Je me suis retrouvée dans sa voiture, la ceinture de sécurité bouclée, le bec cloué. Bien sûr, j'aurais pu lui dire que j'aurais préféré... que j'avais cru comprendre... j'avais pensé... espéré... Trop tard. Déjà, son regard dur, ses lèvres serrées, ses deux mains crispées sur le volant. Changement de programme. Je n'ai rien dit.

New York. Dernier étage d'un building, fauteuil de cuir noir et cigare qu'on écrase. Un Américain parlait à un autre. D'une voix dure, il expliquait, il donnait des instructions très précises. L'autre semblait comprendre ce qu'on attendait de lui. Il était prêt à tout.

En gros plan, la bouche de celui qui parlait; les yeux de celui qui écoutait. La bouche, des lèvres minces et sèches. Les yeux, gris comme le ciel et les buildings de New York.

Je ne peux pas m'empêcher d'y penser. Il a ouvert la porte, je suis entrée, il ne m'a pas embrassée. Dans la voiture, il ne m'a pas parlé. Pourquoi?

L'Américain devait partir. Immédiatement. Un avion. Situation d'urgence. Il obéissait aux ordres. Mission dangereuse. Lui seul pouvait le faire. Il devait faire quelque chose. Mais quoi? Je ne sais pas parce que moi, je ne comprenais rien du tout. Le film était en anglais.

Il aurait pu me le dire. J'essaie de ne pas y penser. Ça m'inquiète. Il m'a amenée dans sa voiture. La ceinture de sécurité bouclée, le bec cloué. Changement de programme.

Je n'ai rien dit. Il m'évite. Silence obligatoire. Situation critique. Il ne veut pas me parler.

Tokyo. Atmosphère sordide des rues sinistres sous la pluie. C'était le soir ou la nuit, partout des enseignes lumineuses rouges et jaunes. L'Américain marchait, on entendait le bruit exagéré de ses pas et une musique trop forte, agressive. Il allait sûrement se passer quelque chose.

Voilà, ce sont des choses qui arrivent. Déjà, je sens comment tout cela va finir. Le scénario est minable, la soirée épouvantable. Comment empêcher ce qui a été prévu, planifié?

Guet-apens. L'Américain est encerclé par une bande de motards japonais. Ça fait un bruit infernal. C'est étourdissant. Dolby Stéréo. Comment s'en sortir? Il est seul au centre de l'enfer. Sous les casques noirs, des regards durs. Sous les vestes de cuir, des mains crispées sur des armes. La menace à bout de bras. Les lames jaillissent comme des éclairs dans la nuit. Peut-être qu'ils veulent seulement lui faire peur. Peut-être qu'il n'arrivera rien de grave. Vont-ils le tuer, comme ça, ici, tout de suite? C'est absurde. Le héros va mourir avant même que j'aie compris quoi que ce soit.

C'est une situation insupportable. Je n'arrive pas à suivre. Je n'aurais pas dû me laisser entraîner jusqu'ici. C'est un guet-apens. La soirée finira mal, c'est inévitable. Je ne veux pas connaître la suite de l'histoire.

Tokyo. Dans un parking souterrain, bruits de pas, éclats de voix en écho. L'Américain est poursuivi. Il se cache derrière les voitures. On le découvre. On le capture. On l'emmène. On le force à monter dans une voiture. Ils sont face à face, l'Américain et le Japonais. L'agresseur et sa victime. Le bon et le méchant, assis côte à côte dans une voiture. Ils se regardent sans se parler, ils sont ennemis. La lame du couteau appuyée sur sa gorge, l'Américain sait que pour lui, bientôt, ce sera la fin. Il ne bouge pas. Il baisse les yeux et regarde l'arme qui le menace sans rien dire. Changement de programme. Des hommes arrivent, des Américains, ils sont armés. Des coups de feu, du sang, des hommes s'entre-tuent. Tout le monde devient méchant.

Je ne veux pas savoir ce qui se passe ici. Je ferme les yeux mais je ne peux rien empêcher. J'entends tout. Dolby

Stéréo. C'est terrible. Ça vient de partout. Combien de temps encore? À quelle heure ça finit? J'ai mal aux yeux, mal au ventre. J'ai peur. Je prends la main d'un homme, mon amant. Il se dégage brutalement. Son regard dur, sa main ennemie de la mienne. Le héros va mourir, comme ça, bêtement, dans un mauvais scénario. Une sale histoire. On se détruit avec des armes différentes mais ça donne le même résultat. Ça tue! Tous les moyens sont bons, tous les coups sont permis. Des mitraillettes, des couteaux, du sang, gorges ouvertes et trous dans le ventre. Je ne veux plus rien voir.

Le film achève. Ce sera bientôt la fin et je n'aurai rien compris. Tout va trop vite. La porte s'ouvre, on me tire à l'intérieur, me montre un journal. Cinéma. Suspense. Action. Je ne comprends pas. Il faut partir, descendre les escaliers, monter dans la voiture. Je ne comprends pas. Qu'est-ce que je fais ici? Je n'arrive pas à suivre l'histoire. Je suis perdue. Je ne sais plus reconnaître le bon parmi les méchants. Tous des salauds. Ça crève les yeux, ça crève l'écran. Une balle perdue. Je suis blessée. Y a-t-il un médecin dans la salle?

C'était un film noir avec des salauds comme dans la vraie vie. Atmosphère sordide des rues sinistres sous la pluie. Une sale histoire pleine de coups de feu et de coups bas. Comme si vous y étiez. La gorge ouverte, un trou dans le ventre.

Samedi soir 23h35. Voilà c'est fini. L'homme, mon amant américain, est monté dans sa voiture. Moi, je suis restée plantée là, dans cette rue sinistre, sous la pluie. Il est parti. J'ai compris. C'était la dernière fois. La dernière sortie. Mission accomplie. Il a trouvé le moyen de liquider cette affaire. Éliminer quelqu'un de sa vie.

Ça vous dérange? Je vous avais prévenu que ça ne valait pas le déplacement.

Et vous, ça va?



melinda  
ceilson 1992